582048

CORIOLAN,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

ET EN VERS,

Représentée, pour la Premiere fois à Paris, par les Comédiens Français, le 2 Mars 1784, *& à Versailles, devant* LEURS MAJESTÉS, *le* 11 *du même mois.*

Par M. DE LA HARPE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de Pieces relatives à l'Ouvrage.

Tantùm in uno viro fuit momenti, ut unde ſtetiſſet, eò ſe victoria transferret, fieretque cum eo mira quædam fortunæ inclinatio. JUST.

A PARIS,

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, près le Théâtre Italien.

1784.

BIBLIOTECA NAZIONALE FONDO PALATINO

PRÉFACE.

C'ÉTAIT une entrepriſe ſi haſardeuſe, de traiter de nouveau un ſujet où l'on a ſi ſouvent échoué, que même après le ſuccès, je crois devoir, au moins pour le petit nombre d'Amateurs éclairés de l'Art Dramatique, rendre compte des motifs qui m'ont déterminé, & des principes que j'ai ſuivis.

J'avouerai d'abord que j'ai toujours regardé Coriolan comme un des plus beaux rôles qu'il fût poſſible de mettre ſur la ſcene. C'eſt un de ces caracteres éminemment poétiques, qui plaiſent à notre imagination qu'ils élevent, un de ces perſonnages dans le genre de l'Achille d'Homere, qui font le ſort d'un Etat, & ſemblent mener avec eux la fortune & la gloire ; une de ces ames nobles & ardentes, qui ne peuvent pardonner à l'injuſtice, parce qu'elles ne la conçoivent

homme victime de cette jalousie républicaine qui cherche des prétextes, quand les raisons lui manquent, un Patricien opprimé par la cabale des Tribuns & par une multitude séduite. Il est certain que le seul tort qu'on pût lui reprocher, c'était d'avoir opiné au Sénat, dans l'affaire des bleds, avec toute l'aigreur qu'avait laissée dans son ame le refus du Consulat, & d'avoir dit aux Tribuns des vérités dures. Ils surent en profiter pour le rendre tellement odieux, que s'ils ne l'eussent pas ajourné devant le Peuple, il courait risque d'être mis en pieces, & que les Sénateurs eurent beaucoup de peine à l'arracher des mains d'une populace furieuse. Condamné au banniſſement, il se retira chez les Volsques, déja, dans le fond du cœur, dit Tite-Live, ennemi de sa patrie : *Minitans patriæ & hostiles jam tum spiritus gerens.*

Un tel homme outragé & vainqueur, implacable par caractere, & paraissant même avoir droit de l'être, si jamais l'homme pouvait avoir ce droit, respirant la vengeance dont il est prêt à jouir, & ne la

ſacrifiant qu'au ſeul aſcendant qu'une mere a ſur lui, offre ſans doute un ſujet très-intéreſſant & très-tragique. Auſſi l'a-t-on traité ſur tous les Théâtres de l'Europe. *Il faut donc*, dit judicieuſement M. Gudin, *qu'il ait de grandes beautés & même de ces beautés qui frappent toutes les Nations.* (1)

Pourquoi donc n'a-t-il jamais réuſſi ? La raiſon en eſt ſimple : c'eſt que tous ceux qui l'ont eſſayé, n'ont ſaiſi qu'un ſeul moment de cette grande action, & qu'aucun ne l'a embraſſée dans ſon entier. Il ne faut pas parler de Hardy & de Chapoton, qui travaillaient dans l'enfance de l'Art. Ils n'ont fait que mettre l'hiſtoire en ſcene & en dialogue, menant leur Héros de Rome à Antium, & d'Antium au ſiege de Rome, & donnant à leur action l'eſpace de pluſieurs mois qu'elle occupe chez les Hiſtoriens. Tous les autres, ſans exception, ont montré, dès le commencement de la Piece, Coriolan

(1) Dans ſa diſſertation ſur les différentes Tragédies de Coriolan.

vainqueur, & les Romains à ſes pieds. Ce plan une fois établi, je ne crois pas que le plus grand talent pût s'en tirer avec ſuccès. Il eſt facile de le démontrer à tous ceux qui ont quelque idée de l'Art du Théâtre.

La premiere de toutes les regles, c'eſt que l'action qui doit remplir cinq Actes, marche de ſcene en ſcene vers le même but par des événemens qui varient la ſituation des perſonnages & ſoutiennent juſqu'au bout la curioſité & l'intérêt. Or dans le plan dont je viens de parler, le nœud de l'intrigue eſt de nature à être néceſſairement tranché dans une ſeule ſcene. Coriolan ſera-t-il ou ne ſera-t-il pas fléchi par les Romains? Vous amenerez devant lui tour-à-tour, comme on a toujours fait, un ami, des Prêtres, ſa femme, ſa mere. Mais qui ne voit que la ſituation eſt ſans ceſſe la même, qu'il ne peut faire que la même réponſe à la même demande, ſans que l'action avance d'un pas, & que dès-lors cette monotonie produit la froideur & l'ennui, les ſeuls défauts qu'on ne pardonne pas au Théâtre? Quelques-uns ont

eu recours à des intrigues amoureuſes ; mais dès-lors ce n'eſt plus ce grand tableau que préſente l'Hiſtoire & qu'on s'attend à retrouver ſur la ſcene ; c'eſt un roman trivial ; ce n'eſt plus Coriolan. Celui de tous qui a le plus complettement oublié ſon ſujet, c'eſt l'Abbé Abeille. Coriolan eſt aimé d'une Camille, ſœur d'Aufide, Général des Volſques, & il aime une Virgilie dont cet Aufide eſt amoureux. Voilà ce qui occupe cinq actes, où il eſt à peine queſtion de la querelle de Rome & de Coriolan. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que ce ridicule ouvrage intitulé, on ne ſait pourquoi, Coriolan, eſt la ſeule piece de ce nom qui ait eue du ſuccès. Elle eut dix-ſept repréſentations. Il eſt vrai, comme l'obſerve fort à propos M. Gudin, que *Britannicus n'en eut que cinq ;* & puis comptez ſur les ſuccès du moment.

Je n'ai rien à dire de ceux qui de nos jours ont travaillé ſur le ſujet de Coriolan, avec plus ou moins de mérite. Ce n'eſt pas à moi de les apprécier. Ils ont tous des beau-

tés que je n'ai pas ; mais ils ſe ſont interdit à eux-mêmes les reſſources que j'ai trouvées dans la maniere dont j'ai enviſagé le ſujet.

J'y ai vu toute cette grande querelle de Rome & d'un Citoyen, ſi attachante dans l'Hiſtoire. La difficulté était de ramener les événemens de pluſieurs mois à la vraiſemblance des vingt-quatre heures, & à l'unité dramatique. Je conçus l'idée de le tenter & l'eſpérance d'en venir à bout, à la lecture d'un paſſage de M. de la Motte, cité par M. de Voltaire, dans la Préface de l'Œdipe. « Je ne ſerais pas étonné qu'une Nation » ſenſée, mais moins amie des règles, s'ac- » commodât de voir Coriolan condamné à » Rome au premier acte, reçu chez les » Volſques au troiſieme, aſſiégeant Rome » au quatrieme, &c.

» Premierement, répond M. de Voltaire, » je ne concois pas qu'un peuple ſenſé & » éclairé ne fût pas ami des règles, toutes » puiſées dans le bon ſens, & toutes faites » pour ſon plaiſir. »

On voit bien que M. de Voltaire écrivait

ainſi long-tems avant les nouvelles lumieres apportées par les légiſlateurs d'aujourd'hui, qui témoignent un mépris ſi ſublime pour le *bon ſens*, & qui nous ont appris que le *génie* & la *raiſon* ne peuvent jamais ſe rencontrer enſemble.

M. de Voltaire ajoute : « Secondement ; » qui ne ſent que voilà trois Tragédies ? » J'avoue que, malgré le juſte reſpect qu'on doit avoir pour une ſi grande autorité, je me ſuis trouvé, en liſant ce paſſage, d'un avis tout différent, & que la réflexion a encore affermi. Je vois bien là trois faits, trois événemens ; mais je n'y vois point *trois Tragédies*. Je crois même y voir l'impoſſibilité qu'aucun de ces faits, pris ſéparément & en lui-même, forme jamais une action dramatique. Au contraire, en approfondiſſant l'idée de M. de la Motte, j'ai cru y découvrir le ſeul moyen de traiter un ſujet regardé juſqu'alors comme intraitable, (1) non pas en violant les regles (je n'ai pas aſſez *de génie* pour les mépriſer), mais en rappro-

(1) Un des plus reſpectables amis qu'ait eus M. de Voltaire, lui demandait un jour s'il n'avait jamais

chant, en liant ces trois faits hiſtoriques, de maniere que n'étant plus que les parties ſucceſſives & néceſſaires d'une même action, naiſſant du caractere & des paſſions d'un même perſonnage, elles puſſent, dans l'eſpace preſcrit, arriver au même but, qui eſt la déciſion de la querelle entre Rome & Coriolan. Cette idée premiere une fois établie, tout s'eſt arrangé de ſoi-même. Il ne faut gueres plus de tems pour aller de Rome au camp des Volſques, qui eſt ſous les murs, que pour paſſer d'un palais dans un temple, ou une priſon, comme on ſe l'eſt permis

---

penſé au ſujet de Coriolan. *Il n'y a qu'une ſcene*, répondit-il. Tout le monde le croyait comme lui; mais il croyait auſſi qu'on ne pouvait pas faire une *Iphigénie* en Tauride. *Il n'y a point de dénouement*, diſait-il en plaiſantant, *ſi ce n'eſt d'emporter la maiſon.* Il arrive quelquefois qu'un grand Artiſte n'eſt frappé que de la difficulté, parce qu'il la ſent mieux qu'un autre. Guymond de la Touche, plus hardi, a fait d'Iphigénie en Tauride une Piece dont en effet le dénouement eſt forcé & invraiſemblable; mais qui d'ailleurs eſt ſimple, intéreſſante, tragique, & où l'on ne peut gueres deſirer qu'un meilleur ſtyle.

plus d'une fois, ſans que l'unité parût violée. La proximité des lieux ſauve la vraiſemblance, qui eſt le fondement de toute regle ; & ſans cette extenſion raiſonnable, donnée à la loi, il aurait fallu ſe priver de plus d'un ſujet très-heureux. C'eſt le cas d'appliquer ce vers de Boileau :

Et de l'art même, apprend à franchir les limites.

Ce qui ſignifie qu'on peut tranſgreſſer la lettre de la loi, pourvu qu'on en conſerve l'eſprit. Reſtait un point eſſentiel : c'était que le départ de Coriolan exilé fût tel, que, ſans faire preſſentir ſon deſſein, & ſans annoncer ſa vengeance (ce qui gâterait tout), il laiſſât pourtant le Spectateur dans l'attente & l'inquiétude de ce qui doit arriver. Il fallait pour cela que ſon caractere, ſes paroles, ſes actions, le fiſſent aſſez connaître pendant les deux premiers actes, pour qu'on fût bien perſuadé que ſon exil ne finiſſait pas la querelle, & que Coriolan opprimé, n'était pas vaincu. L'Hiſtoire m'a fourni les premiers traits de ce tableau. Voici comme l'a tracé l'Abbé de Vertot, d'après les Hiſtoriens de l'antiquité.

« Le ſeul Coriolan, inſenſible en appa-
» rence à ſa diſgrace, ſortit de l'aſſemblée,
» avec la même tranquillité que s'il eût été
» abſous. Il fut d'abord à ſa maiſon, où il
» trouva ſa mere, appellée Véturie, &
» Volumnie ſa femme, toutes en larmes &
» dans les premiers tranſports de leur afflic-
» tion. Il les exhorta en peu de paroles, à
» ſoutenir ce coup de la fortune avec fer-
» meté; & après leur avoir recommandé ſes
» enfans encore jeunes, il ſortit ſur le champ
» de ſa maiſon & de Rome, ſeul & ſans
» vouloir être accompagné par aucun de ſes
» amis, ni ſuivi par ſes domeſtiques & ſes
» eſclaves. Quelques Patriciens & quelques
» jeunes Sénateurs l'accompagnerent juſ-
» qu'aux portes de la Ville; mais ſans qu'il lui
» échappât aucune plainte. Il ſe ſépara d'eux
» ſans leur faire ni remercîment pour le
» paſſé, ni prieres pour l'avenir. »

Ce ſont là, dit Tite-Live, dans ſon ſtyle éloquent, les indices d'une ame profondément bleſſée, & qui porte un grand fardeau de reſſentiment & de vengeance. *Vindictam & ingentem irarum molem ex altò cientis*

animi indicia. Voilà le germe de cette ſcene des adieux, qui a produit un grand effet au théâtre.

Ce n'eſt pas la ſeule dont je ſois redevable à l'Hiſtoire; car je me plais à convenir que ſi le nouveau plan que j'ai ſuivi dans la Tragédie de Coriolan, m'a ſauvé de toute reſſemblance avec les pieces du même nom; il m'a mis à portée de tirer un grand parti des anciens, ce qui eſt toujours un avantage réel pour les modernes. Plutarque m'a fourni l'ouverture du troiſieme acte. On ne ſera pas fâché d'entendre parler cet Ecrivain, & de voir combien il m'a ſervi.

« En entrant chez Tullus, Coriolan alla » droit au foyer domeſtique, aſyle des ſup- » plians, & là il s'aſſit, la tête couverte, » immobile & en ſilence. Les eſclaves du » Général Volſque, frappés d'étonnement, » & appercevant je ne ſais quoi de grand & » de majeſtueux dans ſa contenance, n'oſe- » rent pas le troubler. Ils allerent avertir » Tullus qui était alors à ſouper. Le Volſque

» ſe leve, vient trouver cet hôte extraordi-
» naire, & lui demande qui il eſt, & ce
» qu'il veut. Alors Marcius ſe découvrant,
» & après être reſté un moment ſans rien
» dire : *Si tu ne me reconnais pas encore*, lui
» dit-il, *ou ſi tu doutes de ce que tu vois, je vais*
» *te tirer d'incertitude. Je ſuis Caïus Mar-*
» *cius, qui ai fait tant de mal aux Volſques.*
» *Le ſurnom de Coriolan que je porte, ſuffit*
» *pour t'annoncer leur plus grand ennemi, &*
» *c'eſt auſſi la ſeule récompenſe qu'on m'ait*
» *laiſſée. Tout le reſte m'eſt enlevé par la*
» *haine & l'injuſtice du Peuple, & la faibleſſe*
» *du Sénat. Banni par les Romains, je ſuis*
» *venu m'aſſeoir en ſuppliant auprès de ton*
» *foyer, non pas pour obtenir la vie ; ſerais-je*
» *ici, ſi je craignais la mort ? mais je brûle*
» *d'être vengé de ceux qui m'ont banni, & je*
» *commence à l'être depuis que j'ai mis Mar-*
» *cius entre tes mains. Si tu as le courage*
» *d'attaquer Rome, tu peux te ſervir de mon*
» *malheur pour l'avantage de ton pays. Je*
» *combattrai nos ennemis communs, d'autant*
» *mieux que je dois mieux les connaître. Si*
» *tu crains de leur faire la guerre, je ne déſire*
» *plus de vivre, & tu ne dois pas laiſſer le*

» *jour à un ancien ennemi, ſi tu ne veux pas* » *qu'il te ſoit utile.* »

Je n'ai fait que mettre en vers ce diſcours, où reſpire l'éloquence énergique & ſimple qui caractériſe les anciens, & je ne me ſuis permis que quelques légers changemens qu'exigeait la différence de ſituation; car ici les Volſques ſont en paix avec les Romains, & dans ma Tragédie ils ſont en guerre.

Shakeſpear eſt, je crois, le ſeul qui dans ſon Coriolan ait fait uſage de cette ſcene hiſtorique. On m'a reproché, dit-on, de lui avoir emprunté mon troiſieme acte. On a ſuppoſé apparemment que je n'avais jamais lu Plutarque. D'ailleurs, il n'y a qu'à lire le troiſieme acte du Poëte Anglais. On verra, cette ſcene exceptée, s'il reſſemble au mien. Si j'avais trouvé dans ſon Coriolan quelque choſe qu'on pût heureuſement tranſporter ſur notre théâtre, je l'aurais fait & je l'aurais dit; mais je n'ai pas été dans ce cas.

On voit à préſent tous les avantages que

m'a donnés mon plan ; pluſieurs ſcenes tracées dans l'Hiſtoire, & qui ont paru théatrales ; la facilité de développer le caractere de Coriolan dans des ſituations ſucceſſives, toutes différentes les unes des autres ; d'inſpirer de l'intérêt pour lui dès les premiers actes, en le montrant ſous l'oppreſſion ; d'établir, dès le commencement, ce grand aſcendant que ſa mere a ſur lui ; de porter au cinquieme acte la ſcene où elle triomphe de ſes reſſentimens, & après laquelle on ne doit plus rien voir que la mort de Coriolan : voilà ce qui a dû enrichir un ſujet où l'on s'obſtinait à ne voir qu'une ſcene.

Dans cette ſcene fameuſe & ſi ſouvent traitée, j'ai encore appellé les anciens à mon ſecours. Tite-Live m'en a fourni tout le commencement. Chez cet Hiſtorien, dont la narration eſt ſi ſouvent dramatique, Coriolan, à la vue de ſa mere, veut ſe précipiter dans ſes bras ; elle le repouſſe avec une fermeté Romaine. *Avant que je reçoive tes embraſſemens*, lui dit-elle, *apprends-moi ſi tu es mon fils ou mon ennemi ; ſi je ſuis ici ta mere ou ta captive . . . As-tu*

bien pu ravager un pays qui t'a donné le jour & qui t'a nourri ? Malgré toute la fureur qui t'animait, comment, à la vue des murs de Rome, ne t'es-tu pas dit à toi-même : C'eſt dans l'enceinte de ces murs que ſont mes Dieux Pénates, mes enfans, mon épouſe, ma mere ! Donc, ſi je n'avais pas mis un fils au monde, Rome ne ſerait pas aſſiégée ! Si je n'avais pas un fils, je ſerais morte libre dans ma patrie libre, &c.

Elle lui parle enſuite de ſon épouſe & de ſes enfans qui l'ont accompagnée. J'ai cru devoir retrancher tous ces acceſſoires, dont je n'avais pas beſoin, & qui forment tous des ſcenes identiques. De plus, il n'y a pas de raiſon valable pour que Marcius accorde à ſa mere ce qu'il a refuſé à ſon épouſe. Il ne faut dans un Drame que les perſonnages néceſſaires à l'action. Quant aux enfans, on ſait combien l'on a abuſé depuis quelques années de ce reſſort facile & poſtiche. Dans quelque ſujet que ce ſoit, dès qu'on voudra fléchir quelqu'un, il eſt trop aiſé d'amener ſes enfans. *Athalie* & *Inès*

Inès auraient dû nous apprendre que, pour mettre avec ſuccès un enfant ſur la ſcene, il faut qu'il tienne eſſentiellement au ſujet.

J'ai ſuppoſé que la femme & les fils de Coriolan n'étaient plus, pour deux raiſons: d'abord, parce qu'il ſerait naturel qu'ils accompagnaſſent Véturie, & que pour la vraiſemblance il faudrait les faire venir avec elle, quoique dans le fait ils ne fuſſent propres qu'à affaiblir & partager l'intérêt; enſuite, pour donner plus de force à l'amour filial, en raſſemblant ſur Véturie toutes les affections de Coriolan.

Enfin, ſi cet ouvrage, dont le ſuccès eſt dû principalement aux grands talens de l'Acteur qui a joué Coriolan avec tant de ſenſibilité & d'énergie, mérite de reſter au Théâtre, les amateurs de l'Art me ſauront peut-être quelque gré d'avoir ajouté une Tragédie au très-petit nombre de celles où l'on eſt parvenu à intéreſſer ſans amour.

ACTEURS.

C. MARCIUS, *surnommé* CORIOLAN.

VÉTURIE, *Mere de Coriolan.*

T. VOLUMNIUS, *Sénateur, ami de Coriolan.*

TULLUS, *Général des Volſques.*

AUFIDE, } *Officiers Volſques.*
PROCULE, }

FLAVIE, *Suivante de Véturie.*

ALBIBIN, *Romain, de la ſuite de Volunmius.*

DEUX FEMMES ROMAINES.

SÉNATEURS ROMAINS, CHEFS VOLSQUES.

La Scene eſt à Rome, dans la maiſon de Coriolan, pendant les deux premiers actes & au camp des Volſques, devant Rome, pendant les trois derniers.

CORIOLAN,

LETTRE*

Aux Rédacteurs du Mercure.

MESSIEURS,

JE crois devoir répondre dans votre Journal à l'Anonyme qui a bien voulu ſe charger d'y rendre compte de *Coriolan.* Quoiqu'il ſoit très-poſſible de cacher des intentions malignes ſous les apparences de la politeſſe, je ſuis perſuadé que c'eſt par un motif de bienveillance qu'il a pris ſur lui de m'avertir des fautes qu'il a cru voir dans mon Ouvrage; & c'eſt auſſi par un motif de reconnaiſſance que je me propoſe de lui montrer les erreurs que je crois appercevoir dans ſa Critique. C'eſt une petite diſcuſſion devant les Juges de l'Art; ils prononceront entre nous deux.

Je ne dirai rien du reproche que me fait l'Anonyme, d'avoir violé l'unité de tems & de lieu. Je le renvoie à ma Préface, où je me flatte d'avoir prouvé à tous les gens de bonne

* L'Auteur nous ayant abandonné le ſoin de cette Edition, nous avons cru devoir y ajouter les Pieces ſuivantes, qui peuvent intéreſſer les Amateurs du Théâtre. (*Note des Éditeurs.*)

foi, ce qui l'était déja pour les connaiſſeurs, que je n'avais point violé l'eſprit de la Loi. Si l'Anonyme ne trouve pas mes raiſons bonnes, il faut, pour les détruire, qu'il en donne de meilleures. Je viens tout de ſuite à ſes obſervations ſur la marche & le plan de l'Ouvrage. Selon lui, j'ai ôté à l'action *ſa vraiſemblance & ſon plus grand intérêt.* Ecoutons-le.

« Ce qui *attache* dans ce fait hiſtorique, ce » qui doit au Théâtre lui donner un caractère » impoſant, c'eſt de voir le fier Coriolan » exercer contre Rome une vengeance *pro-* » *greſſive* & implacable; c'eſt de voir un ſeul » homme faire expier un ſeul affront *par une* » *chaîne de calamités*; c'eſt de voir un Guerrier » offenſé punir la ſuperbe Rome, la réduire » au dernier ſoupir, forcer ſon orgueil à l'hu- » miliation, à la priere, faire tomber à ſes » genoux cette *Reine du monde.* Mais quand » je vois Coriolan quitter la Scène vers la fin » du troiſieme Acte, pour aller combattre les » Romains, & que dès le quatrieme, Rome » envoie un de ſes *Conſuls* pour lui demander » grâce, rien ne m'intéreſſe; plus d'illuſion. » Comment me perſuadera-t-on qu'une ven-

» geance auſſi implacable que celle de Corio-
» lan, ſoit déja *aſſouvie*, qu'un orgueil auſſi
» indomptable que celui de Rome ſoit abaiſſé?
» Avant que je conçoive Rome aux genoux
» d'un Citoyen rebelle, il faut qu'on m'ait
» fait voir ſes murs prêts à s'écrouler; il faut
» enfin que j'aie vu ſa deſtruction prête à ſe
» conſommer, avant de croire à ſon abaiſſe-
» ment. »

Voilà de belles phraſes, qui malheureuſe-ment ne ſont pas de bonnes raiſons. Que bien des lecteurs ſe laiſſaſſent ſéduire par ce lan-gage oratoire, je n'en ſerais pas étonné; mais on le ſera peut-être, quand je vais démontrer avec la derniere évidence, qu'il n'y a pas une idée qui ne ſoit abſolument fauſſe, contraire à tout principe, à tout effet théatral, & que ces phraſes, bien analyſées, offrent preſque autant d'erreurs que de mots. Cela ne corri-gera pas les Critiques inconſidérés; mais cela peut apprendre le cas qu'on en doit faire.

D'abord, qu'eſt-ce que l'Anonyme entend par une *vengeance progreſſive?* C'eſt apparem-ment une vengeance dont les effets vont tou-jours en croiſſant. Eh bien! cette phraſe,

dans l'application, eſt vuide de ſens. Il faudrait donc, ſelon lui, que d'Acte en Acte les Romains fuſſent plus malheureux, & Coriolan plus implacable; car il eſt impoſſible que le Critique veuille dire autre choſe. Or, je le prie de m'apprendre comment on peut, dans le cours d'une action théatrale, faire entrer cette *chaîne de calamités* qui lui paraît une ſi belle choſe. Je conçois bien que dans l'Hiſtoire on peut prendre des villes, gagner des batailles & affamer une Capitale; mais dans une Tragédie, c'eſt avec tout cela qu'on fait des entre-Actes, & pas une Scène. Coriolan pourrait battre les Romains quatre fois au lieu d'une, tuer leurs Conſuls, &c. L'action dramatique n'aurait pas fait un pas. Le fond de la ſituation eſt toujours le même. C'eſt toujours Rome vaincue & Coriolan vainqueur; c'eſt toujours l'une qui ſupplie & l'autre qui refuſe, & la *vengeance progreſſive* ennuiera bientôt, parce qu'il n'y aura ni un nouveau reſſort, ni un nouvel obſtacle, ni un nouveau moyen. C'eſt pourtant cette *vengeance progreſſive* qui ſeule peut *attacher* l'Anonyme. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'avec cette façon de penſer, il

ne trouve pas excellens tous les Coriolans qu'on a faits ; car ils ſont tous plus ou moins tracés ſur le plan qu'il demande.

L'Anonyme ſe plaît à voir *aux genoux de Coriolan cette Reine du monde.* Je réponds que fût-ce la *Reine du monde*, elle ne doit pas être trop long-tems *à genoux.* Mais ici le Critique eſt tombé dans la même inadvertance que preſque tous les Auteurs des Coriolans ; ils ont tous vu Rome comme au tems de Céſar, & ne parlent que de l'*Univers* & du *monde aux fers*, &c. Il faut ſans doute qu'elle ait déja l'orgueil que doivent lui donner ſes victoires, ſa liberté & ſes oracles ; mais il fallait ſe ſouvenir que Rome n'était alors qu'une très-petite République, combattant dans un coin de l'Italie contre les Tribus Volſques. On peut voir, par cet exemple, qu'il eſt également commun d'écrire & de juger ſans réflexion.

Mais voici bien pis. L'Anonyme ne *s'intéreſſe* plus à rien, & n'a plus d'*illuſion*, du moment où l'on n'emploie que deux Actes à fléchir Coriolan ; il ne peut *ſe perſuader qu'une vengeance auſſi implacable ſoit déja aſſouvie.* Et moi, j'ai peine à me perſuader qu'on raſſem-

ble autant de contre-ſens dans un ſeul mot; ils ſont remarquables. Et où donc a-t-il pris cette étrange idée que la vengeance de Coriolan doit être *aſſouvie*? Mais ſi elle était *aſſouvie*, il ne la ſacrifierait pas. S'il avait fait à ſon gré aſſez de mal aux Romains, il n'aurait rien à accorder à ſa mere; s'il était déja las de haïr, il n'y aurait aucun mérite à le fléchir. L'Anonyme veut apparemment qu'il ſe rende de laſſitude. *Aſſouvie!* ce mot ſeul détruit tout ce qu'il y a de plus intéreſſant dans ce ſujet; & c'eſt ainſi qu'on juge & qu'on critique!

Si vingt ans de réflexions & d'études me donnaient le droit d'inſtruire l'Anonyme ſur l'Art du Théâtre, je lui dirais: Vous êtes ſi loin de la vérité, que, pour produire un grand effet dans la Scène où Véturie parvient à fléchir ſon fils, il faut préciſément tout le contraire de ce que vous demandez. Plus l'injure ſera récente, plus Coriolan ſera bouillant encore des premiers tranſports de ſa haine & de ſon reſſentiment, & plus la Scène deviendra théatrale: ramener un perſonnage de très-loin & en très-peu de tems, voilà le triomphe de l'Art, voilà ce qui produit une vraie péri-

pétie, & c'eſt ce qui avait frappé tant d'Auteurs dans le ſujet de Coriolan. Qu'au moment où il voit ſa mere, il brûle de conſommer une vengeance que tout ſemble lui aſſurer, & que pourtant l'autorité & la douleur maternelles, & l'éloquence de la nature paraiſſent aſſez fortes pour rendre ſon changement vraiſemblable; voilà ce que preſcrit l'Art Dramatique, & ce qu'atteſteront tous les connaiſſeurs dans cet Art, regardé comme le plus difficile de tous, parce qu'il demande & l'imagination la plus vive, & l'eſprit le plus juſte.

L'Anonyme ne veut pas croire à l'*abaiſſement* de Rome, avant d'*avoir vu ſes murs prêts à s'écrouler*. J'avais cru qu'il ſuffiſait d'une victoire remportée ſous ces mêmes murs par un homme tel que Coriolan, pour que Rome pût s'abaiſſer devant un de ſes Citoyens, qu'elle ſe repentait déja d'avoir outragé. L'Anonyme aurait voulu peut-être cinq ou ſix aſſauts; cela eſt beaucoup plus héroïque : mais s'il n'eſt pas content de moi, il le ſera bien moins des Romains. S'il ſe donne la peine d'ouvrir l'Hiſtoire, il ſera bien autrement ſcandaliſé, quand il verra qu'ils ne combattirent même pas,

qu'ils laiſſerent Coriolan prendre une douzaine de villes, & venir camper devant Rome ſans que les Conſuls oſaſſent en ſortir. Que dira-t-il alors de la *Reine des Nations ?* Il ne voudra pas plus *croire* à la vérité qu'à la vraiſemblance ; il ne *concevra* pas plus les Hiſtoriens que le Poëte Tragique. Il faut pourtant qu'il *ſe perſuade* qu'il ſuffit d'un ſeul homme pour opérer ces ſortes de révolutions, & que la tête tourne facilement à ceux qui ont une grande faute à ſe reprocher. C'eſt ce que j'ai tâché d'exprimer dans ces vers :

L'horreur eſt dans nos murs ; il ſemble qu'un ſeul homme
Emporte le courage & les forces de Rome.
Troublé par ſes remords, ce Peuple ſans appui
S'accuſe, & croit le Ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.

Voilà préciſément où en étaient les Romains.

Nous ne dirons rien, pourſuit l'Anonyme, *de l'aſſaſſinat de Coriolan.* Eh ! qu'en dirait-il ? C'eſt le ſeul dénouement poſſible ; il eſt hiſtorique, néceſſaire, & motivé par tout ce qui précède. Il eſt très-vrai qu'à la premiere repréſentation, le récit de cette mort était amené

trop *bruſquement*. Cette faute était réelle ; mais heureuſement très-aiſée à réparer. Une Scène de douze vers a ſuffi pour annoncer le danger de Coriolan, & le Public en a paru ſatisfait. C'eſt à propos de cette correction, que le Critique, pour s'égayer, voudrait qu'on ne donnât au Public que des canevas qu'on remplirait à volonté. Je lui répondrai ſérieuſement qu'il pouſſe la ſévérité un peu loin, s'il ne permet pas que le jour de la repréſentation éclaire l'Auteur ſur des fautes légeres ; que Racine lui-même a retranché des Scènes entieres dans Andromaque & Britannicus ; que Voltaire a changé à la repréſentation tout le ſecond Acte de Brutus, une partie de celui de Tancrède, une partie du troiſieme Acte de Mahomet, beaucoup de Scènes de Sémiramis, &c. Si les Maîtres nous ont donné cet exemple, pourquoi nous autres chétifs n'aurions-nous pas la permiſſion de le ſuivre ?

Mais comme il eſt permis à chacun d'énoncer ſon vœu, le beau plan que me propoſait tout-à-l'heure l'Anonyme, me met, je crois, dans le cas d'exprimer auſſi ce que je deſirerais d'un Critique. Je voudrais donc, quand un

homme d'eſprit entreprend la critique d'un Ouvrage dont l'Auteur ne lui paraît pas tout-à-fait imbécille, qu'il pût ſe *perſuader* que cet Auteur, avant de donner une Piece au Théâtre, l'a méditée au moins quelque tems; qu'il a conſidéré le ſujet ſous tous les aſpects; qu'il a peſé, autant qu'il était en lui, les moyens, les effets & les difficultés; qu'il eſt très-naturel que quelque partie de l'édifice bâti dans ſon imagination ait échappé à ſon jugement, & frappe les yeux des Spectateurs & des Juges; mais que pour lui propoſer du jour au lendemain un enſemble tout contraire au ſien, quoique ce dernier ait été applaudi par le Public; pour lui dire en quelques lignes oratoires & magiſtrales comment il aurait dû faire, il faut ou de bien grandes lumieres, ou une bien grande confiance. Par malheur, l'un eſt un peu plus commun que l'autre, & c'eſt à ce propos que Racine dit ſi judicieuſement dans la Préface de Britannicus, qu'*un Cenſeur tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaiſe, qu'un Auteur n'en tire d'une aſſez bonne Piece de Théâtre.*

J'ai l'honneur d'être, Meſſieurs; &c.

15 *Mars.* DE LA HARPE.

RÉPONSE à la Lettre précédente.

J'AI bien peur qu'en liſant cette Lettre, on ne diſe à M. de la Harpe : *Jupiter, tu te fâches.* Je crois au moins qu'on ne ſera ni charmé ni ſurpris du ton qui règne dans ſa réponſe, & l'on conviendra qu'il vaut mieux le ſouffrir que de l'imiter. Quant aux raiſons qu'il donne pour combattre ce que j'avais écrit lors de la repréſentation de ſa Tragédie, comme il me ſemble qu'elles ne détruiſent rien, je crois n'avoir rien à défendre, & je renvoie à l'Extrait que M. Imbert vient de donner de cet Ouvrage.

Je me contenterai de relever un ſeul trait de ſa réponſe. M. de la Harpe dit que ſi la vengeance de Coriolan était aſſouvie, il n'aurait rien à ſacrifier à ſa mere. Cette raiſon eſt ſpécieuſe ; ce qu'il ajoute fait voir à quoi ſe réduit ſa juſteſſe. *Plus l'injure ſera récente*, continue M. de la Harpe, *plus Coriolan ſera bouillant des premiers tranſports de ſa haine & de ſon reſſentiment, & plus la Scène ſera théâtrale.* Dans ce principe ; ſi M. de la Harpe

faiſait fléchir Coriolan en quittant les Tribuns qui viennent de le condamner, c'eſt-à-dire, avant même de le faire ſortir de Rome, la Scène ſerait encore plus théatrale ; *car l'injure ſerait plus récente*, & Coriolan encore *plus bouillant des premiers tranſports de ſa haine & de ſon reſſentiment.* Mais que deviendrait alors l'hiſtoire de Coriolan? Toujours ſera-t-il vrai de dire que le ſeul moyen dramatique de me faire croire ſa haine difficile à appaiſer, c'eſt de me la montrer durable & opiniâtre. Ceci devrait engager M. de la Harpe, quand il défend ſes Ouvrages, à ſe défier un peu plus de ſa logique & *de ſes vingt ans de réflexions & d'études.* Je viens de relever ce qu'il y a de plus fort de raiſon dans ſa réponſe, & cela doit prouver qu'il lui ſerait encore plus facile de faire une meilleure Tragédie de *Coriolan*, que de juſtifier celle qu'il a faite.

RÉFLEXIONS ſur la Réponſe précédente.

C'EST une maxime des Journaliſtes & de ceux qui combattent ſous leurs enſeignes, que, ſi l'on ne peut avoir raiſon, il faut au moins

parler le dernier, & c'eſt un avantage dont ils ſont toujours sûrs. Il ſerait en effet trop humiliant pour des gens qui s'érigent en Juges & en Juges infaillibles, de demeurer ſans réponſe; & duſſent-ils n'avoir rien à dire qui ait le ſens commun, ils tiennent pour certain qu'il vaut encore mieux être abſurde, que de reſter muet.

Je conçois qu'en effet il eſt dur pour l'Anonyme qui avait pris ſi gratuitement le ton d'un maître, d'être convaincu de tant de bévues d'écolier, ſi évidemment démontrées, qu'il n'eſſaie pas même de les juſtifier. Mais quand on manque de force, il faut payer d'adreſſe; & après avoir réfléchi pendant trois ſemaines aux moyens d'échapper à la vérité accablante, il s'eſt dit à lui-même : Si je puis infirmer, au moins en apparence, l'argument le plus victorieux de cette Lettre, j'aurai l'air d'être au-deſſus de tout le reſte, & je m'échapperai triomphant.

Tout le monde connaît cette maniere d'attaquer un principe, en faiſant voir qu'il entraîne une conſéquence néceſſaire & inadmiſſible. Telle eſt l'arme dont l'Anonyme veut ſe ſervir : on va voir comment il ſait la manier.

J'avais avancé ce principe : *Plus l'injure ſera récente, plus Coriolan ſera bouillant des premiers tranſports de ſon reſſentiment, plus* LA SCENE ſera théatrale. (Je prie le Lecteur de faire attention à ce mot, LA SCENE : il s'agit de celle où Véturie fléchit & déſarme ſon fils.) Voici maintenant comme argumente l'Anonyme : « Dans ce principe, ſi M. de la Harpe faiſait » *fléchir* Coriolan en quittant les Tribuns qui » viennent de le condamner, c'eſt-à-dire, » avant même de le faire ſortir de Rome, LA » SCENE ſerait encore plus théatrale ; mais » que deviendrait l'hiſtoire de Coriolan ? »

C'eſt bien là le cas de répéter ce que j'ai dit quelquefois de mes adverſaires : Si je ne ſuis pas confondu par leurs raiſonnemens, je le ſuis bien de leur déraiſon. En effet, pour que le ridicule de cet étrange ſophiſme ſaute aux yeux, il n'y a qu'à rétablir les idées néceſſairement liées à ce mot LA SCENE, & alors il ſe trouvera que l'Anonyme raiſonne ainſi : « Si M. de la Harpe faiſait *fléchir* Coriolan » avant même de ſortir de Rome (c'eſt-à-dire, » dans un moment où il ne peut pas même » être queſtion de le *fléchir*,) LA SCENE (celle

» où Véturie parvient à déſarmer la vengeance » de ſon fils, Général des Volſques & vainqueur des Romains,) ſerait encore plus » théâtrale; (car alors Véturie fléchirait ſon » fils avant d'avoir rien à lui demander, le » déſarmerait avant qu'il fût armé, lui demanderait la paix avant qu'il eût fait la guerre; » & la grace des Romains avant qu'il les eût » vaincus.) »

Tel eſt, en bonne logique, l'argument de l'Anonyme. C'eſt ainſi qu'il réduit un adverſaire à l'abſurde : c'eſt en tirant une conſéquence fondée ſur une ſuppoſition évidemment impoſſible.

J'ignore & ne puis même ſoupçonner quel eſt l'Anonyme, qui, ſans doute, n'a pas envie de ceſſer de l'être : je crois lui devoir une juſtice; c'eſt que lui-même n'eſt sûrement pas dupe de ſes mauvais raiſonnemens. Mais comment ne comprend-on pas qu'il eſt beaucoup moins honteux d'avoir tort, que de ſe défendre de ſi mauvaiſe foi ? Pour moi, quand je ſuis obligé de réfuter des inconſéquences ſi palpables, j'ai preſque honte d'avoir raiſon.

VERS A M. DE LA HARPE,

Sur les Critiques abſurdes & de mauvaiſe foi que l'on fait de Coriolan.

Si ton Coriolan, qu'on admire & qu'on aime,
Le front ceint de lauriers, trouve des détracteurs,
Faut-il être étonné de ces viles clameurs ?...
De l'Empire Lettré Coriolan toi-même,
Supporte avec courage un pareil attentat ;
Et, par le plus riſible organe,
Quand des Rimeurs jaloux la plèbe te condamne,
Sois sûr, en ta faveur, d'avoir tout le Sénat.
Toujours Zoïle vit, toujours des gens ſans titres,
Des talens & du goût ſe diront les arbitres.
Eh ! n'ont-ils pas proſcrit l'Auteur d'Héraclius,
Et le pere de Phedre, & celui de Brutus ?
Devant ces Tribuns de Collége,
A ton tour, Proſcrit généreux,
Parais environné de tant d'eſprits fameux,
« Quel Poëte jamais eut un ſi beau cortège? »

Par M. DES TOURNELLES.

CORIOLAN,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi ! le Sénat Romain juſques-là me rabaiſſe !
Au Tribunal du Peuple il veut que je paraiſſe !
Un Tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du Sénat, va juger Marcius !
J'avilirais ainſi mes droits & ma naiſſance !
Depuis quand les Tribuns ont-ils tant de puiſſance ?
Magiſtrats Plébeïens, du Peuple protecteurs,
Se ſont-ils crus jamais Juges des Sénateurs ?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inſpire,
Sur les Patriciens étende leur empire ?
Eſt-ce aux Peres de Rome à trembler devant eux ?
Nul de nous n'a fléchi ſous un joug ſi honteux.

Et le Sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choiſi le premier pour cette ignominie !
C'eſt ainſi que mon ſort a pu l'intéreſſer !...
Et c'eſt Volumnius qui vient me l'annoncer !

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre inſigne :
Sénateur, j'en rougis ; ami, je m'en indigne.
Je reſſens notre injure, & ſur-tout votre affront ;
Mais à ſe ſoulever ce Peuple toujours prompt,
Nous fait trembler pour Rome : il ſemble, à ſa furie,
Qu'une ſeconde fois déſertant la patrie,
Il ſoit tout prêt encore à partager l'Etat ;
Ou que, pouſſant plus loin l'audace & l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant ſa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp ſéditieux,
Au mépris du ſerment, des Conſuls & des Dieux,
Sur le Mont Aventin portant l'Aigle transfuge,
Voulait entre eux & nous le glaive ſeul pour juge ;
Ce Peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan eſt un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne ſe croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet, & la honte du Tybre !
J'ai trop prédit dès-lors un ſiniſtre avenir,
Et que de nos bienfaits on ſaurait nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire !
L'ordre Patricien n'eût pas flétri ſa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux Tribunat,
D'un pouvoir oppreſſeur effrayer le Sénat.

Le Peuple ſeul enfin de l'Etat eſt l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,
De ſervices, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ſes Tribuns on ne rampe avili ;
Et quiconque ſoutient la dignité Romaine,
Quoi qu'il faſſe pour Rome, eſt l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple : autour de nos remparts,
Le Volſque oſe porter ſes hardis étendards.
Le moment du péril eſt celui du courage :
Le mien du nom Romain voulait venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du Conſulat ;
J'en aimais le danger, j'en oubliais l'éclat ;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autoriſaient mes vœux.
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignait mes deſtins & ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux ſurnom
A rehauſſé le luſtre acquis à ma maiſon.
Ce Tullus, des Romains adverſaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémiſſant a ſuccombé ſous moi.
Marcius eſt du Volſque & l'horreur & l'effroi.
Eh bien ! qu'ai-je obtenu ? Le refus & l'offenſe.
Des Comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obſcurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle eſt la multitude ; &, ſans frein & ſans loix,
Injuſte ſans pudeur, & ſans remords ingrate,
Elle hait qui la ſert, & chérit qui la flatte,

Et craignant ſon vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir ſous d'indignes Chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La ſuite en eſt cruelle, & Rome eſt trop punie.
Ses timides Conſuls, dégradant ſon génie,
Sont, dans un camp honteux, ſous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!
Ainſi les factions dont Rome eſt déchirée,
Arrêtent dans ſon vol l'Aigle déshonorée!
Ah! lorſqu'ils ont ſuivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçaient le Volſque, & non pas le Sénat;
Quand par-tout le premier aux aſſauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ſes murailles,
J'abandonnais en proie à mes braves Romains,
Tout ce que la victoire avait mis dans mes mains;
Quand faiſant tout pour eux & pour la République,
Je ne me réſervais que la palme civique;
Alors tous nos Soldats, riches de mes lauriers,
Heureux & triomphans, revoyaient leurs foyers.
Les ingrats!... & c'eſt moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!... & quel eſt donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? Pour quel forfait ſi grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome diviſée une guerre inteſtine,
(Digne fruit de leur rage!) a produit la famine.
Tandis que le Sénat, par un ſoin paternel,
Occupé d'écarter un fléau ſi cruel,

Promet à leurs beſoins les moiſſons de Sicile;
Ces inſenſés, jouets d'un menſonge imbécille,
Sur la foi des Tribuns, oſent nous accuſer
D'affamer les Romains pour les tyranniſer.
Je l'avoue : irrité d'une atroce impoſture,
Je leur ai reproché leurs terres ſans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux ſuſpendus;
Pour venir, des Tribuns eſclaves aſſidus,
De la ſédition trop fideles miniſtres,
Applaudir à grands cris leurs harangues ſiniſtres;
Et que de la diſcorde auteurs accoutumés,
Ils recueillaient les maux qu'eux ſeuls avaient ſemés.
Voilà mes attentats, & Rome eſt offenſée
Que l'on oſe au Sénat expliquer ſa penſée!
Je ſuis un monſtre affreux qu'elle doit déteſter,
Que du roc Tarpeïen il faut précipiter!
A prononcer ma mort Sicinius l'excite!
D'un Magiſtrat du Peuple un impur ſatellite
A, ſur un Sénateur, oſé porter la main!
Un Tribun oſe plus que n'eût oſé Tarquin!
Ah! cette injure amere à regret dévorée,
Ne ſortira jamais de mon ame ulcérée.
Et le Sénat, grands Dieux! a donc pu la ſouffrir?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous ſecourir,
Tous nos Patriciens, nos dignes Conſulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires;
A cette foule aveugle, à ſa férocité,
Oppoſer du Sénat toute la majeſté.
Le Peuple en a rougi; mais c'eſt ce même zele
Qui rend encor pour vous ſa haine plus cruelle.

Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cauſe eſt la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce Sénat qui m'aime,
A mes perſécuteurs m'abandonne lui-même!
Il me livre aux Tribuns que j'ai bravés pour lui!

VOLUMNIUS.

Il veut ſauver l'Etat: il penſe qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble ſacrifice.
Peut-être, ſatisfait que ce grand cœur fléchiſſe,
Le Peuple, s'il vous voit ſoumis à ſon pouvoir,
Peut, en votre faveur, ſe laiſſer émouvoir.
C'eſt l'eſpoir du Sénat, c'eſt le mien: je me flatte
Que Rome juſqu'au bout ne ſera pas ingrate.
Peut-être à votre aſpect, de remords combattu,
Ce Peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le Sénat prendrait mieux ma défenſe;
Sa prudence timide & l'égare & m'offenſe.
Nos droits, nos intérêts, nos périls ſont communs;
Et quand il cede ainſi leur victime aux Tribuns,
Lui-même de ſon rang il trahit la nobleſſe,
Et joint l'ingratitude enſemble & la foibleſſe.
Jamais Coriolan ne peut être aſſez bas
Pour accorder au Peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à ſon gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon ſang répandu vienne éteindre ſa haine.
Je l'attends: je mourrai, mais ſans m'être abaiſſé.

VOLUMNIUS.

C'eſt donc là votre arrêt ?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas . . . J'apperçois Véturie.
Une mere ſur vous aura plus de pouvoir.

SCENE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VÉTURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous ſavez nos dangers, nos malheurs, notre eſpoir.
La voix de ſon ami n'a pu rien ſur ſon ame.
Ah ! joignez-y la vôtre ; & moi, je vais, Madame,
Attendant qu'au Sénat il veuille déférer,
Préparer les ſecours qu'il en doit eſpérer.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que de ſon ſang démentant la nobleſſe,
Véturie à ſon fils ordonne une baſſeſſe ?
Il vous connaît bien mal, s'il oſe s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'eſt cher, vous n'en pouvez douter.
Véturie à vos jours préfere votre gloire.
Mon fils, après ce mot, daignerez-vous m'en croire ?

CORIOLAN.

Ah ! ce cœur eſt à vous, vous l'avez ſu former.
Chaque jour, chaque inſtant m'apprend à vous aimer.
De tous vos droits ſur moi vous devez être ſûre,
Et la reconnaiſſance ajoute à la nature.
Vous le ſavez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont ſuivi mon épouſe au tombeau,
Ma tendreſſe ſur vous s'attacha toute entiere,
Et le Ciel à mon cœur n'a laiſſé qu'une mere.
Ce n'eſt qu'en votre ſein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les ſoins ont droit de me toucher,
Ne ſait point tous les maux dont je reſſens l'atteinte :
Il a vu mon courroux ; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, & voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités ? ai-je dû les attendre ?
J'ai ſervi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, & de vivre pour eux,
En leur donnant mon ſang, je me croyais heureux.
Ces deſtins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur Romaine avoient fait mon idole.
Je brûlais de hâter les promeſſes des Cieux,
Et chaque Citoyen me ſemblait précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage !
Combien, ſauvés par moi dans l'horreur du carnage !

Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laiſſé,
Et quand ils étaient grands, j'étais récompenſé.
A cette erreur ſi chere il faut que je renonce!
Je ſuis leur ennemi: leur fureur me l'annonce;
Et le Peuple Romain, à me perdre occupé,
M'arrache un ſentiment qui m'a long-tems trompé.
On oppoſe au deſtin un courage invincible;
C'eſt la main des ingrats qui bleſſe un cœur ſenſible;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'eſt le plus douloureux,
De perdre tout l'amour que j'ai ſenti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre Pays! Eh, quoi! ce titre auguſte?...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il eſt injuſte.

VÉTURIE.

Si je l'étais, mon fils, pourriez-vous me haïr?

CORIOLAN.

O ciel! que dites-vous? Moi, je pourrais trahir
Ces ſentimens ſi doux & cette amour ſi chere?...

VÉTURIE.

Ainſi Rome aujourd'hui n'eſt donc plus votre mere?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorſqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang?...

VÉTURIE.

Ecoutez, Marcius;
Mes leçons ont inſtruit votre jeune courage,
Et j'ai ſouvent joui de mon heureux ouvrage.

Vos exploits, vos vertus, tous ces préſens du Ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux: la gloire vous enflamme ;
Mais la fierté ſouvent égare une grande ame.
Soutien de l'héroïſme, elle en devient l'écueil.
Du ſang Patricien je connais tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs ſuperbes maximes.
Le Peuple, comme vous, a ſes droits légitimes.
Sans doute, je ſuis loin d'en approuver l'abus,
Ni les emportemens de ſes Chefs corrompus.
Je les ai déplorés ; mais, s'il ne faut rien taire,
Le Sénat n'a-t-il point de reproche à ſe faire?
Ses hauteurs, ſes dédains n'ont-ils pas trop aigri
Un Peuple libre & fier, dans la guerre nourri?
Les riches, abuſant d'une loi trop ſévere,
N'ont-ils pas quelquefois accablé ſa miſere?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté.
J'ai du pauvre cent fois relevé la faibleſſe.

VÉTURIE.

Oui ; mais trop prévenu des droits de la Nobleſſe,
Vous ſuivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un Peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor ſa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en ſa forme naiſſante,
A peine s'affermit l'Etat républicain,
Et votre enfance a vu le regne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivreſſe eſt orageuſe.
La liberté, mon fils, eſt farouche, ombrageuſe,

Craint juſqu'à la grandeur qui peut la menacer :
Devant des Citoyens elle doit s'abaiſſer,
De leur égalité reſpecter l'équilibre :
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre ſon aſcendant raſſure ſes égaux ;
Que la vertu dans lui ſe montre populaire :
C'eſt peu de les ſervir ; il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non ; s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome ſoldats,
Que de l'Etat en nous ils reſpectent les peres,
Et Rome jouira de ſes deſtins proſperes.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le Peuple eſt-il fait pour ſavoir gouverner ?
N'eſt-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obſéde ?
Tout eſt perdu pour nous, ſi le Sénat lui céde.

VÉTURIE.

Il céde avec ſageſſe ; & peut-on l'en blâmer ?
Vous irritez ce Peuple : il faut le déſarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc ! à ſes arrêts ma dignité ſoumiſe ? . . .

VÉTURIE.

Un décret du Sénat à juger l'autoriſe.

CORIOLAN.

Et ſur quoi me juger ? Suis-je donc criminel ?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas : j'en rends graces au Ciel.

Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille?
Je dirais : Marcius, va chercher quelque aſyle
Où tu ſois inconnu : n'attends pas que la loi,
En flétriſſant ton nom, me frappe ainſi que toi.
Vous êtes innocent : je ſuis en aſſurance.
Deſcendez, pour le Peuple, à quelque déférence.
Ne nous expoſez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'Etat les deux Ordres rivaux,
Pour vous ſeul, ô mon fils ! embrâſent cette ville?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile?
N'eſt-ce donc pas aſſez de craindre l'étranger?
Le Volſque eſt ſous nos murs, & loin de nous venger,
Nos Conſuls devant lui cachent l'Aigle indignée.
Ah ! que Rome en péril ſoit par vous épargnée !
Voulez-vous juſqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du Peuple & celle du Sénat?

CORIOLAN.

Je me rends ſeulement à celle de ma mere.
Je me ſoumets pour vous à cette honte amere.
Un fils à tous vos vœux inſtruit à conſentir,
Ne commencera pas à vous déſobéir.
Sans doute de mon ſort le Peuple n'eſt pas maître ;
N'importe : devant lui je ſuis prêt à paraître.
Coriolan, grands Dieux ! devant Sicinius !...
Allons, vous le voulez, je n'y réſiſte plus.
Mais, dans l'abaiſſement où je puis me contraindre,
Je ne ſaurais du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces ſoins humilians
D'obſcurcir mes habits du deuil des Supplians.

Ils verront si je puis trembler en leur préſence.

VÉTURIE.

La fermeté modeſte honore l'innocence.
Ne les implorez point & ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux ?...

SCENE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

MARCIUS, ſur mes pas,
Le Sénat raſſemblé, réſolu de vous ſuivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce Peuple étonné,
De tous ces grands appuis paraître environné.
A vous, à Véturie il doit ce privilege.
Quel accuſé jamais eut un plus beau cortege ?

CORIOLAN.

Coriolan, ſenſible à ce généreux ſoin,
Si vous l'en aviez cru, n'en aurait pas beſoin.
Grace à vous, Marcius & le Sénat lui-même
Attendront des Tribuns la ſentence ſuprême.
Quel triomphe pour eux ! quel opprobre pour nous !
Et cet exemple, un jour, peut retomber ſur vous.
Du moins en Sénateur je ſaurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,

Et voir Coriolan braver le Tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons.

(*Ils sortent.*)

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VÉTURIE, *ſeule.*

AH ! que de ces momens l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur !
Romaine, je m'armais d'un courage ſévere :
Hélas ! à mes terreurs je ſens que je ſuis mere.
Quel état ! quel tourment de trembler pour un fils !
Et quel fils ! un guerrier, l'honneur de ſon pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains ſi fidele,
Marcius !... De nos mœurs auſtérité cruelle !
Si dans un tél danger je pouvais aujourd'hui
A ſes accuſateurs me montrer avec lui,
Etonner l'injuſtice, intimider l'envie,
Faire parler ſa gloire, en racontant ſa vie !...
D'une oreille jalouſe on entend un Héros,
Que l'on force au récit de ſes propres travaux.
Le cri de la nature & celui de la gloire,
Plus puiſſans dans ma bouche, obtiendraient la victoire.
Mais que ſervent pour lui ces tranſports ſuperflus ?
Déja peut-être.... On vient.

SCENE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

EH bien, Volumnius?

VOLUMNIUS.

Rappellez votre force, & ſoyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le ſuis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en eſt fait : la patrie
Perd ce grand citoyen ſi mal récompenſé,
Madame, & ſon exil eſt enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous ! quel coup pour une mere !
Quoi ! de ſes ennemis l'impoſture groſſiere
A prévalu dans Rome ! & l'arrêt qu'elle rend !...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'eſt montré plus grand.
Un ſpectacle ſi rare, une cauſe ſi chere
Avaient dans le Forum aſſemblé Rome entiere.
A peine il a paru, du Sénat entouré,
Tranquille, & préſentant ſur un front aſſuré
Ce calme noble & fier qui ſied à l'innocence ;
Le ſilence a régné dans cette foule immenſe.

Tous

Tous les yeux l'obſervaient, attachés & ſurpris ;
L'attente ſuſpendait les voix & les eſprits.
Sicinius ſe leve, & ſa rage impunie,
Organe du menſonge & de la calomnie ;
Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains & de regner ſur eux ;
Sa haine pour le Peuple, & l'amitié fidelle
Du Sénat toujours prêt à prendre ſa querelle ;
Et ces cliens nombreux, aſſidus ſur ſes pas,
Et juſqu'à ſes bienfaits prodigués aux Soldats.
Marcius, pour réponſe, atteſtant ſes ſervices ;
De ſon ſein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats ſauvés ;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'éleve alors : tous, pleins du même zele ;
Tous, d'un même tranſport, réuniſſant leurs voix :
» Le voilà, criaient-ils, nous l'avons vu cent fois
» Qui prodiguait pour nous ſa vie & ſa vaillance,
» Et vous lui reprochez notre reconnoiſſance !
» Tout eſt à lui, nos jours, nos familles, nos biens ;
» Et nous vous les offrons, s'il faut ſauver les ſiens. »
Ils pleuraient à ces mots, & leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendaient, & leurs mains ſuppliantes,
Tout ſemblait émouvoir le Peuple combattu :
J'ai cru voir un moment triompher la vertu ;
Et ſi de votre fils l'ame eût été moins fiere,
S'il avait pu du moins deſcendre à la priere,
Sur tous ſes ennemis il l'aurait emporté.
Je ne puis cependant blâmer ſa fermeté :

Rarement à prier un grand cœur ſe réſigne ;
Le coupable ſupplie, & l'innocent s'indigne.
Le vulgaire ſéduit, de ſes Tribuns fauteur,
Orgueilleux de ſe voir juge d'un Sénateur,
A voulu ſignaler ſes triſtes avantages ;
La faibleſſe & la haine ont dicté les ſuffrages.
Marcius immobile, écoutant ſon arrêt,
Paraiſſait inſenſible à ſon propre intérêt.
Sans proférer un mot, il quitte l'aſſemblée ;
Et lorſqu'autour de lui l'amitié déſolée
Gémit du coup affreux ſur nous appeſanti,
On dirait que lui ſeul ne l'a pas reſſenti.

VÉTURIE.

Je n'en reſſens que trop l'atteinte douloureuſe.
Eh ! quelle mere, hélas ! ſe croyait plus heureuſe ?
Par tout ce que mon cœur en avait attendu,
Concevez, s'il ſe peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de reſpect, un dévouement ſi tendre,
Cet éclat que ſur moi lui ſeul pouvait répandre,
Et ce plaiſir ſi pur, pour moi d'un ſi grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils,
Tout ce que ſa tendreſſe avait pour moi de charmes,
Tout eſt évanoui !.. Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un ſi grand malheur ;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur.
De ce cœur maternel vous ſentez la bleſſure ;
Et qui peut condamner les pleurs de la nature ?

VOLUMNIUS.

Ah ! Madame, avec vous Rome devrait pleurer.
Juſqu'où ſa haine aveugle a donc pu l'égarer ?

Quand le Volſque du Tybre a couvert le rivage,
Oubliant ſon danger pour écouter ſa rage,
Rome perd ſon ſoutien : elle-même aujourd'hui
Se prive du Héros qui faiſait ſon appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius ! ô mon fils ! ô grand homme !
Qu'avec tant de plaiſir j'avais formé pour Rome !
Je ne le verrai plus m'apporter ſes lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers ;
Et dans ces jours ſi beaux, ſi chers à la patrie,
Les meres envier le ſort de Véturie !...
Marcius vit encore, & je n'ai plus de fils !

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCENE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

CORIOLAN ! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont conſommé l'ouvrage.
C'en eſt fait, l'innocence eſt proſcrite, & leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorſque ta mere, hélas ! t'envoyait devant eux,
Elle n'a pu penſer qu'avec tant d'injuſtice,
Jamais....

CORIOLAN.

Sicinius demandait mon ſupplice !

S'il eût fallu l'en croire, on m'aurait condamné
A ce trépas infâme aux traîtres deſtiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma ſentence...
Je ſuis banni.

VÉTURIE.

Qui ? toi ! leur appui, leur défenſe !..

VOLUMNIUS.

Toi, que tant de travaux qu'on t'a vu ſoutenir !..

CORIOLAN.

Oui, c'eſt-là mon ſeul crime... ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes ſoins, de ton ſang, voilà donc le ſalaire !

CORIOLAN.

Du moins juſques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce Peuple ſoumis,
Coriolan parût devant ſes ennemis ;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéiſſance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah ! c'eſt un ſouvenir qui ſert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'eſt pas à moi d'oſer vous conſoler.
Il ne me ſiérait pas d'apprendre à Véturie,
A cette ame intrépide & de vertus nourrie,
Comme on céde au deſtin, ſans mériter ſes coups ;
C'eſt une des leçons que je reçus de vous.

D'une Romaine ici la force doit paraître.

VÉTURIE.

Ah ! je ne ſuis que mere...

CORIOLAN.

Il n'eſt plus tems de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi !

CORIOLAN.

Rome l'a voulu :
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir abſolu ?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce ſacré caractere ?
Mon fils !...

CORIOLAN.

C'eſt d'un Romain que vous étiez la mere !..
Je ne ſuis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui ! toi, Marcius ?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un Citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... je ſuis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce Peuple, en ſa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la Patrie.

Entouré d'ennemis qui viennent l'aſſiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ſes Tribuns tout prêts à le venger?
Avec Sicinius eſt-il rien qu'il redoute?

VOLUMNIUS.

Le tems doit l'éclairer: un jour viendra, ſans doute,
Que ſes juſtes remords...

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce ſoin:
Je ne les attends pas, & n'en ai pas beſoin.

VÉTURIE.

Quels ſont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel ſera mon aſyle?
Ne ſont-ils pas contens, ſi je ſors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout aſyle eſt égal à des deſtins obſcurs.
Mais toi, ſi renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te ſuit, ajoute à mes alarmes.
Parle: as-tu fait le choix d'un refuge aſſuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne ſoit pas importune.
Je m'en remets aux Dieux qui conduiront mes pas.
Vous, ſi vous m'en croyez, ne vous informez pas

Du ſort d'un exilé, qui n'a plus de Patrie...
Je recommande au Ciel les jours de Véturie.
Mon ami... Vous, ma mere... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi! malgré la rigueur de cet arrêt funeſte;
Ne peux-tu?...

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reſte...
Qu'importe un vain délai pour le ſort qui m'attend?
Je dois ſortir de Rome, & j'en ſors à l'inſtant.

VÉTURIE.

Sans ſuite, ſans ſecours, ſans reſſource certaine!...

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que ſa haine:
Sa haine me ſuffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins juſqu'aux remparts
J'accompagne tes pas; que mes derniers regards...

CORIOLAN.

Ah! demeurez: ſongez qu'une foule égarée,
D'un triomphe odieux eſt encore enivrée.
Penſez-vous qu'aujourd'hui leur inſolent orgueil
Epargne Véturie, & reſpecte ſon deuil?
Voulez-vous, dans l'ivreſſe où ce Peuple eſt en proie,
Expoſer vos douleurs en ſpectacle à ſa joie?
C'eſt trop... Adieu, ma mere... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome... je pars.

SCENE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

IL ne m'écoute plus.
Il nous échappe... Il laiſſe en cette ame tremblante,
Du plus ſiniſtre adieu l'horreur & l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, ſuivez mes pas.
Juſqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le camp des Volſques. La tente de TULLUS, *ouverte ſur un des côtés, occupe une partie de la ſcene. Au fond du Théâtre s'éleve, ſur un Autel, la ſtatue d'une des Divinités du Peuple Volſque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.*

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, *ſous un habit Plébéïen, debout, près de l'Autel;* PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, & ſur le devant de la ſcene.*

PROCULE.

Quel eſt cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel eſt dans notre camp le deſſein qui le guide?
Il eſt ſombre, immobile; il ſe tait: ſon aſpect,
Sous un vêtement ſimple, imprime le reſpect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amene à l'inſtant: il n'a point dit encore
Son nom, ni ſon pays: avec ſécurité,
Aux limites du camp il s'était préſenté.

Il demandait Tullus : ce n'eſt qu'en ſa préſence,
Devant lui ſeul, dit-il, qu'il rompra le ſilence.
Je l'ai fait introduire, en l'obſervant toujours.
Il a quelque raiſon de craindre pour ſes jours.
Dès qu'il a vu le Dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'eſt venu placer auprès de ſon image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri reſpecté
Rendît plus ſaints les droits de l'hoſpitalité.
Sans doute ſon deſtin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce tems de péril & de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va ſe dévoiler.

SCENE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'EST là cet inconnu qui prétend me parler!...
Quel es-tu? Près de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'eſt qu'au ſeul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Procule & à Aufide.*

Laiſſez-nous.

(*Ils ſortent.*)

CORIOLAN.

Un ſeul mot te fera concevoir
Quel deſtin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.

Je ſuis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan !

CORIOLAN.

Lui-même.

Seul bien que m'ait laiſſé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le ſort,
Ce nom ſeul, je le ſais, eſt l'arrêt de ma mort.
Mais ſerais-je en ces lieux, ſi j'avais pu la craindre ?
A ſupporter le jour ſi j'ai pu me contraindre,
C'eſt dans le ſeul eſpoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le Sénat, en ſilence,
A laiſſé des Tribuns triompher l'inſolence.
Je ſuis perſécuté par de vils ennemis;
Je ſuis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome & ma main & ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volſques ſi fatal,
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volſques inutile,
Ne conſidere point les Dieux ni cet aſyle.
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta fûteté te préſente le gage.
Touche dans cette main, approche, & ne crains plus;
Tes jours ſont déſormais confiés à Tullus.

Je ſuis fier d'un dépôt ſi grand, ſi reſpectable.
O brave Marcius! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne ſoit plus occupé;
Tu m'as cru généreux: tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle ſurpriſe en mon ame a dû naître.
Juge, ſous cet habit, ſi j'ai pu reconnaître
Un guerrier que ſouvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'oſais enviſager.
Je te rappelle ici ma défaite & ta gloire:
Coriolan ſur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en conſole & me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens ſon appui.
C'eſt le jour de Tullus: c'eſt le ſeul avantage
Que le ſort me gardait ſur un ſi grand courage,
Le ſeul que déſormais on ne peut me ravir;
Je n'avais pu te vaincre, & pourrai te ſervir.
Mais comment des Romains l'injuſte violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance?
Quel Dieu, propice au Volſque, a pu les aveugler?

CORIOLAN.

Laiſſons-là mes affronts: je ſouffre d'en parler.
Puis-je, dans les tranſports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un tems cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut ſupporter?
Non, il faut les venger, & non les raconter.
Qu'il te ſuffiſe enfin que ce peuple, en ſa rage,
A payé Marcius par l'exil & l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proſcrit, déshonoré,
Que mon cœur eſt contre eux ſans retour ulcéré,
Que leur perte eſt le vœu conçu dans ma colere,
Que l'ennemi de Rome eſt mon ami, mon frere,

Oui, c'eſt ce titre ſeul, je ne le céle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des Peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volſque eſt le plus fier & le plus implacable.
Dans ſes reſſentimens plus qu'eux tous affermi,
Tullus eſt des Romains le plus grand ennemi.
J'ai préféré Tullus, &, s'il était un homme,
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre & pour la renverſer,
C'eſt à lui que ma haine eût voulu s'adreſſer.

TULLUS.

Ah! puiſque s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les Dieux qui trop long-tems ont ſervi ſon orgueil,
De ſon ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble! le ſort ne nous eſt plus contraire.
Marcius eſt pour nous: je ſais ce qu'il peut faire.
Le Volſque en ſes deſſeins par toi ſeul confondu,
Retrouve dans toi ſeul plus qu'il n'avait perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie.
Qu'ils ſachent quel ſecours le deſtin leur envoie.
Quoique leur Général, & nommé par leur choix,
Du Conſeil aſſemblé je dois prendre les voix.
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre;
Mais compte ſur l'appui que j'oſe t'en promettre.
Je vais à tous nos Chefs appellés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un préſent des Cieux;
Et tu les verras tous, d'un tranſport unanime,
Faire éclater pour toi le zele qui m'anime.
Demeure, & de mes ſoins attends l'heureux effet.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

CORIOLAN, *ſeul.*

RESPIRE, Marcius : que ton cœur ſatisfait
S'ouvre au prochain eſpoir d'une juſte vengeance.
Mes oppreſſeurs, ſi fiers de punir l'innocence,
Penſent de mes affronts triompher à loiſir ;
Ils n'auront pas long-tems à goûter ce plaiſir.
A leur ivreſſe aveugle ils ſont encore en proie ;
Mais le deuil va bientôt ſe mêler à leur joie.
Ce jour que ſignalait leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan, la foudre dans la main :
Quelques inſtans encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de ſon crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu... mon cœur ne hait pas à demi.
Autant qu'ils le voulaient, je ſuis leur ennemi.
Je le ſuis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il ſait & reſſentir & repouſſer l'outrage ;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCENE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volſques, le voilà ce Romain ſi vanté,
Dont vous avez long-tems redouté le génie;
De ſes concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de ſa patrie, il la retrouve en nous:
Vous lui tendez les bras, & le ſien eſt à vous;
De tous vos ſentimens près de lui l'interprete,
J'en étais le garant, & ma voix lui répete,
Au nom de cet Etat, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant:
Que puiſſe, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illuſtrée, & de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les ſecours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime & m'enflamme!
En venant parmi vous, je portais dans mon ame
Le poids de mes affronts, l'injure & le malheur;
Il tombe le fardeau qui peſait ſur mon cœur.
Ce cœur plein d'un courroux que votre aſpect rallume,
Tout prêt à l'aſſouvir, n'en ſent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je ſuis entouré d'ennemis des Romains.

Vous ſavez ſi pour eux j'ai prodigué ma vie,
Et vous n'exigez pas que je m'en juſtifie.
Marcius, dont les jours ſont en votre pouvoir,
Ne s'excuſera point d'avoir fait ſon devoir.
Je ſervais le pays qui m'a donné naiſſance,
Et je vous appartiens par la reconnaiſſance.
Aujourd'hui de ſon ſein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout : autant j'ai ſignalé de zele,
Quand l'honneur m'ordonnait de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage & d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je ſens la grandeur.
Je jure par vos Dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidele au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ſes voiſins tyran injurieux,
De ſes citoyens même oppreſſeur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourrait le ſouſtraire?
La diſcorde en ſon ſein, l'ennemi ſous ſes murs;
Des Généraux ſans gloire, & dont les noms obſcurs,
Du Conſulat Romain ſouillent la renommée,
Oiſifs, & dans un camp renfermant leur armée!
Marchons, braves amis, & nous ſommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs;
Combattre eſt mon ſeul vœu, me venger eſt ma gloire,
Et tout ſoldat eſt grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudrait!...

CORIOLAN.

Les armes d'un ſoldat;

Un

Un glaive en cette main, le ſignal du combat;
C'eſt tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus?
Déſormais dans ce camp ſois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cauſe à la nôtre eſt unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi de ſentimens jaloux:
L'intérêt le plus grand, le plus ſacré pour nous,
C'eſt celui d'abaiſſer Rome qui nous déteſte:
Voyons qui de nous deux lui ſera plus funeſte.
C'eſt tout ce que Tullus prétend te diſputer.
Plût au ciel que déja!...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans ſon camp ſe borne à ſe défendre:
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez ſa frayeur: ſachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oſeriez-vous monter?
Eſt-il à la valeur un mur inacceſſible?
A l'honneur qu'on lui fait, Coriolan ſenſible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout haſarder.

Le Romain dans ſes Chefs a peu de confiance ;
Il ſe croira vaincu, s'il voit votre aſſurance.
Saiſiſſez ce moment.

TULLUS.

Eh bien ! je t'en croirai.
J'embraſſe cet avis, par les Dieux inſpiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briſer les portes.
De ta bouillante ardeur je me ſens animer.

CORIOLAN.

Venez : puiſſe la main que vous allez armer,
Verſant des flots de ſang, de ce ſang que j'abhorre,
Eteindre dans mon cœur la ſoif qui le dévore.
Les Dieux, les juſtes Dieux vont conduire mon bras ;
C'eſt leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chûte s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que ſur leur ruine élevant mes deſtins,
Le jour de mon exil ſoit fatal aux Romains.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

NON, ce n'eſt point, ami, ſa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien ſervis, que ſon ardent courage
Ait ſignalé pour nous les plus hardis efforts ;
Que, le premier, marchant ſur des monceaux de morts,
Et des mains d'un Tribun arrachant l'Aigle altiere,
Il ait du camp Romain renverſé la barriere ;
Moi-même j'applaudis à de ſi nobles coups :
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte ?
Quoi ! ſa fougue imprudente au ſortir d'un combat,
Où la victoire même épuiſe le ſoldat,
S'enivrant d'un eſpoir qui n'a pu me ſéduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire ;
Et lorſque je m'oppoſe à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe allait être l'écueil,
J'entends crier par-tout : « Suivons tous ce grand
» homme ;
» Suivons Coriolan : ſeul, il peut prendre Rome ! »
Et mes propres ſoldats, & mes concitoyens,
Déſertent mes drapeaux pour courir ſous les ſiens !

Lui-même, encourageant la déſobéiſſance,
Enſeigne à mon armée à braver ma puiſſance,
Ecoute, en frémiſſant, mes ordres abſolus,
Et ne céde qu'à peine au pouvoir de Tullus!
Ai-je pu dévorer un ſi cruel outrage?

AUFIDE.

Les ſuccès de ce jour ont paru ſon ouvrage;
Et lorſqu'il pourſuivait, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts:
Pardonnez; mais on croit qu'offenſé de ſa gloire,
Vous avez refuſé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre inſigne on a pu me charger!
On connaîtra Tullus, qu'on oſe ainſi juger.
Je reçois de mes ſoins un indigne ſalaire.
Ce ſuperbe Banni, que ma main tutélaire
A ſauvé des dangers qui ſuivent les Proſcrits,
S'éleve inſolemment ſur mes propres débris...
Eh bien! quoi qu'ait ſouffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, ſi Rome eſt abattue.
Mais de ce fier Proſcrit qu'oſe-t-on eſpérer?
Un Envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan ſeul aujourd'hui l'on s'adreſſe.
Croit-on pour ſon Pays réveiller ſa tendreſſe?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un Citoyen?...
Je pouvais empêcher un ſemblable entretien:
Le Volſque ſoupçonneux peut le craindre, ſans doute.
Eprouvons Marcius; il le faut: qu'il écoute
Ce Député Romain: s'il paraît chanceler,
S'il n'eſt pas tout à nous, c'eſt à lui de trembler.

Plus les Volſques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeait, redouter leur furie.
Ce Peuple, extrême en tout, déſormais voit en lui
Son fléau le plus grand, ou ſon plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : ſon ame eſt implacable.
Ils feront près de lui des efforts ſuperflus.
C'eſt le connaître mal... mais il paraît.

SCENE II.

TULLUS, AUFIDE, CORIOLAN, *en habit guerrier*; CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

TULLUS,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment, peut-être,
De Rome & de ſon ſort le Volſque ſerait maître.
J'ai préſumé de lui, (j'en jugeais par mon cœur)
Qu'il pourrait, plein du feu qui l'avait fait vainqueur,
Et dans un ſi grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embraſſais cet eſpoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ſes murs s'eſt preſſé de rentrer.
Lui laiſſez-vous le tems de les mettre en défenſe ?
J'ai ſoumis mon audace à votre expérience.
Juſques à quand, Seigneur, retenez-vous mon bras ?
La nuit a réparé les forces des ſoldats.

Pour marcher contre Rome, ils attendaient l'aurore ;
Et si leur Général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, & cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un Guerrier la noble impatience,
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je differe mes coups pour les assurer mieux.
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCENE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du Sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paraisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui ! lui !

(*Haut.*)

Il était mon ami, Volsques ; mais aujourd'hui
Tout céde aux droits sacrés que la reconnaissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance...
Il vient.

SCENE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

AU nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté ?

CORIOLAN.

Des Volſques déſormais mon deſtin doit dépendre :
Ce n'eſt que devant eux que je puis vous entendre.
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront ſi mon cœur ſait leur être fidele.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, aſſuré de ton zele,
Ce Peuple que tu ſers met ſa cauſe en tes mains ;
Tu peux entendre ſeul l'Envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni ſur toi d'un ſoupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puiſſe nous propoſer,
Les Volſques ſur ta foi veulent s'en repoſer.
(*Il ſort avec les Volſques.*)

SCENE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

EH bien ! Volumnius, que faut-il que je croie ?
C'eſt le Peuple Romain qui vers moi vous envoie ?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni !
Quoi ! ces Romains ſi fiers recherchent un Banni !
Vous baiſſez vos regards ? vous craignez de répondre ?

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte & de pitié.
Je ſens gémir en moi l'honneur & l'amitié.
Je pleure mon Pays, quand ſa faute l'accable ;
Je vois Rome vaincue, & mon ami coupable.
La colere, à ce mot, s'éleve en votre cœur...
Et je n'ai pas deſſein d'irriter un vainqueur.
Je ſais quelle injuſtice envers lui fut commiſe ;
Qu'il croit à ſes affronts la vengeance permiſe.
Le Ciel qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le ſoin de la juſtifier.
Quel en ſera le terme ? & juſqu'où ſa furie
Prétend-elle jouir des maux de ſa Patrie ?
Fiere encor, ſous les coups qu'a portés votre main ;
De n'avoir ſuccombé qu'aux armes d'un Romain,

Sa défaite, il eſt vrai, coûte moins à ſa gloire:
Faites vous pardonner cette triſte victoire.
Donnez la paix à Rome, & que votre équité
Régle nos intérêts & préſide au traité.
Marcius en eſt digne, & Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volſque & nous le choiſit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, ſa faute & ſes ſuccès;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grace aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, ſans doute, eſt trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de Citoyen;
Rien ne doit égaler un ſi précieux bien;
Et ſi je me ſoumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grace.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on eſt vaincu.
Mais puiſqu'à ma juſtice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur & d'arrêter ſon bras.
Les Romains ont du Volſque envahi les Etats:
De ſes champs uſurpés accrû leur territoire;
Vous abuſiez ainſi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en ſon nom, que tout lui ſoit rendu;
Que pour mieux étouffer ces jalouſes querelles,
De la guerre entre vous ſemences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volſque ſoit compté;
Que réunis enſemble avec égalité...

VOLUMNIUS.

Juſte ciel! d'un Romain eſt-ce là le langage?

Quel que ſoit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous ſeraient-ils donc perdus ?
Le Romain & le Volſque enſemble confondus !
Et c'eſt Coriolan, grands Dieux ! qui le propoſe !
Cette loi ſi honteuſe, un Romain nous l'impoſe !
Il eſt donc vrai qu'enfin ce cœur enveniné,
Eſt par la haine ſeule à jamais animé ;
Que même en notre ſang elle n'eſt pas éteinte !
J'ai cru que d'un affront la douloureuſe atteinte
Avait pour un moment égaré ta valeur,
Et d'un premier tranſport j'excuſais la chaleur.
Je me ſuis applaudi de voir Rome plus juſte,
Ouvrir encor les bras à ce Proſcrit auguſte ;
Et lorſque dans ſon ſein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embraſſer, il veut le déchirer !

CORIOLAN.

Quoi ! par la liberté, devenu plus ſauvage,
Contre ſes défenſeurs ce peuple arme ſa rage ;
Et ſon féroce orgueil ſerait ſacré pour moi !
Son caprice inſolent ſerait encor ma loi !
Il faut, ſi j'en croyais un préjugé frivole,
Chérir ſa tyrannie, alors qu'elle m'immole !
Des nœuds qu'on a rompus ſuis-je encore enchaîné ?
Qu'au nom de citoyen l'homme obſcur ſoit borné ;
Que de ce vain honneur ſon ame ſoit nourrie ;
Le grand homme par-tout rencontre une Patrie,
Fait le ſort d'un Empire en lui prêtant ſon bras ;
Il apporte la gloire, & ne la reçoit pas.
Les Romains ſous leur joug ſe flattaient de m'abattre ;
Ils oſaient m'outrager : qu'ils viennent me combattre.

J'ai bravé leurs Tribuns, j'ai vaincu leurs ſoldats,
Et je ſens qu'il eſt doux d'abaiſſer des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaiſir des vengeances.
Irrité contre Rome, & plein de ſes offenſes,
Vous n'enviſagez pas un ſiniſtre avenir;
Mais le Volſque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie & la fin d'un transfuge.
Elle eſt toujours funeſte, & qui trahit les ſiens,
Craint & ſes alliés & ſes concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en eſt moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé:
Je mourrai; mais vainqueur: je mourrai; mais vengé.
Je vais donner l'aſſaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'eſt-là votre réponſe! & cet arrêt barbare,
Je le porte au Sénat, à votre mere, hélas!

CORIOLAN.

Elle connaît ce cœur, ſans doute, & ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendreſſe s'altere.
Rome lui coûte un fils, & m'arrache une mere.
Rome ſeule eſt coupable: elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCENE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

LE Conſeil aſſemblé,
Sous vos ordres, Seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez ſeul : de vos exploits charmée,
Elle ſe flatte enfin, ſous un Chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'eſt glorieux : mon eſpoir eſt le vôtre ;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre ?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé . . .

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir ſeul retardé
La chûte des Romains par vous ſeul préparée :
En marchant ſur vos pas on la croit aſſurée ;
Et ſans doute l'aſſaut doit leur être fatal,
Si Coriolan ſeul eſt notre Général.
Le Conſeil vous attend.

CORIOLAN.

Je ſuis prêt à m'y rendre.
(*A Volumnius.*)
Ainſi donc de moi ſeul votre ſort va dépendre.

L'amitié que mon cœur garde à Volumnius,
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'eſt rien qu'un ami ſur moi ne pût prétendre ;
Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous ſavez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome, au prix de l'honneur, ne l'achete jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui ſe conſomme.

CORIOLAN.

Attendez Marcius ſur les remparts de Rome.

SCENE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'ou nous a réduits un ſort injurieux ?
Vaincus & dédaignés ! En eſt-ce aſſez, ô Dieux ?
Nous trompiez-vous, hélas ! ô vous donr les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles ?
Dieux, immortels auteurs de nos proſpérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés ?
L'horreur eſt dans nos murs ; il ſemble qu'un ſeul homme
Emporte le courage & les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce Peuple ſans appui,

S'accuſe & croit le Ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvais... mais que dis-je ?... oui, cet heureux deſſein,
Un Dieu, lui-même, un Dieu le fait naître en mon ſein.
J'embraſſe avec tranſport cette unique aſſiſtance,
Des malheureux Romains la derniere eſpérance...
Albin, volez à Rome, & portez au Sénat
Un avis important qui peut ſauver l'Etat,
Qu'en vos fidelles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux ſecours que j'oſe m'en promettre.
Au Conſeil aſſemblé je vais parler de paix,
De l'aſſaut, s'il ſe peut, retarder les apprêts,
D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le tems d'achever mon ouvrage...
Daigne conduire, ô Ciel ! mes efforts & ſes pas.
Tu donnas Marcius à Rome : ah ! ne fais pas
Un ſiniſtre fléau d'un mortel tutélaire;
Et d'un ſi beau préſent un don de ta colere!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

ENFIN vous le vouliez ; il a fallu céder :
Mais ſi Coriolan conſent à commander,
S'il a ſacrifié ſa juſte répugnance,
S'il ſouſcrit à ce choix dont un autre s'offenſe ;
C'eſt pour hâter les coups que vont porter nos mains ;
Et pour mieux aſſurer la perte des Romains.
On prépare déja les machines guerrieres,
Qui des murs ébranlés renverſent les barrieres.
Les Romains vainement abaiſſent leur orgueil ;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

CORIOLAN, *ſeul.*

D'ou vient qu'ici Volumnius s'arrête ?
De quel eſpoir encor pourrait-il ſe flatter ?
Par des ſoumiſſions croit-il nous arrêter ?
Ou bien que la pitié dans mon ame entendue ? . .
Que vois-je ? . .

SCENE III.

CORIOLAN, VÉTURIE *en deuil*, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

CORIOLAN.

Vous, ma mere ! ah ! m'êtes-vous rendue ?
Partagez les tranſports dont mes ſens ſont émus.
Dans cet embraſſement, . .

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embraſſer ta mere ou ta captive ?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive ?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi ?
Parle.

CORIOLAN.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil & l'outrage, & Rome & ſa colere,
N'ont point flétri cette ame auſſi tendre que fiere.
Quoique par tant d'affronts ce cœur ſoit déchiré,
Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amene à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? où ſuis-je? quelle main
Prétend anéantir juſques au nom Romain?
C'eſt celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aſpect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri:
C'eſt-là que je ſuis né, là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme on y garde la cendre!
C'eſt là que vit pour moi la mere la plus tendre!
Tu la forces, barbare, en ſa calamité,
A maudire l'hymen & ſa fécondité,
A pleurer ta naiſſance, hélas! jadis ſi chere!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mere?
J'ai produit le plus grand de tous ſes ennemis!
Rome ne craindrait rien, ſi je n'avais un fils!
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accuſez que leur rage.
Vous me montrez ces murs! là ſont mes oppreſſeurs;
Là ſont mes ennemis: ici mes défenſeurs.

Ce camp qui vous irrite eſt mon unique aſyle :
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile ?
Qui doit m'être plus cher du Volſque ou du Romain ?
L'un pour qui j'ai tout fait, eſt injuſte, inhumain,
Par un banniſſement a payé mon ſervice ;
L'autre à ſon ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, & faut-il déſormais
Récompenſer l'outrage & punir les bienfaits ?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnaiſſance ?
N'as-tu donc pas aſſez relevé leur puiſſance ?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus ;
Nous demandons la paix ; & que faut-il de plus ?
Regle au moins cette paix ſans que Rome en rougiſſe.
Je ſuis loin d'exiger que ton cœur les trahiſſe.
Mais quoi ! leur as-tu fait le ſerment odieux
De détruire ces murs, ta Patrie & tes Dieux ;
De leur ſacrifier, de ta main meurtriere,
Tout le ſang des Romains & le ſang de ta mere ?
Si c'eſt là le ſeul prix qu'attendait leur fureur,
Si le Volſque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah ! ſi Coriolan daignait ici m'en croire,
Que d'un autre deſtin il peut goûter la gloire !
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, & de lui pardonner !

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains ! l'effort eſt impoſſible :
Je tiens de vous un cœur trop fier & trop ſenſible.
Le connaiſſez-vous bien ? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié ?

Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes
supplices;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux Comices,
Où d'arrogans Tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentaient les fers, & la honte & la mort;
Où j'entendais, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblais en moi ma force & ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassais la vengeance.
Je jurais à ce cœur, que cet instant passé,
Rome en vain pleurerait de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh! doit-on accomplir les sermens de la haine?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper?
Ah! je t'en offrais un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare...

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudrait celui qu'on me prépare?
De deux Etats rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-tems débattu dans ses chaînes;
Sans cesse il retombait sous les Aigles Romaines.
Je commande le Volsque; il triomphe: mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers, je fais passer l'Empire;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,

Antium des Romains éteignant la ſplendeur,
Ne devra qu'à moi ſeul ſa nouvelle grandeur.
Il devient ma Patrie, & je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes perſécuteurs;
Songez auprès de moi quels deſtins plus flatteurs
Pourraient...

VÉTURIE.

Moi! ſauver Rome, ou périr avec elle,
Voilà mon ſeul deſtin, & j'y ſerai fidelle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je conſommer ce ſpectacle d'horreur?
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le ſignal du carnage?
Non, ce fer ſi coupable & teint du ſang Romain,
Ce fer, ſi je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la premiere,
Pour ſortir de ce camp, fouler aux pieds ta mere.

CORIOLAN.

O ciel... & c'eſt ainſi que vous aimez un fils!
Voilà ces nœuds ſi chers qui nous avaient unis,
Ces tendres ſentimens, qui depuis mon enfance,
Ainſi que mon bonheur, faiſaient ma récompenſe!
Marcius à vos yeux n'eſt plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'eſt à mes ennemis que ce cœur s'intéreſſe;
Les cruels m'ont ravi juſqu'à votre tendreſſe.

VÉTURIE.

Moi! ceſſer de t'aimer!.. Marcius, le crois-tu?
h! ſi je n'écoutais qu'une auſtere vertu,

Si Véturie, hélas ! n'était rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux ſentiment n'eſt pas en mon pouvoir ;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'eſt toi, toi-même, hélas ! qu'une mere attendrie
Voudrait ſauver du crime en ſauvant la Patrie.
Ah ! mon fils !... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en ſouviens, te fut cher autrefois ;
Comme il faiſait ma gloire, il faiſait tes délices ;
Et par toi ſeul livrée aux plus affreux ſupplices,
Mourante ſous tes coups, ce nom cher & ſacré,
Tu l'entendrais ſortir de ce cœur déchité...
Par ce nom, par les ſoins que j'eus de ta jeuneſſe ;
Par ces plaiſirs ſi purs que goûta ma tendreſſe,
Alors que ſous mes yeux, pour les plus grands deſtins,
Tu croiſſais, l'eſpérance & l'amour des Romains ;
Par ce deuil, de nos maux ſiniſtre témoignage,
Qui déja de ma mort te préſente l'image,
De ma mort, ſeul aſyle ouvert au déſeſpoir,
Si ton cœur obſtiné ne ſe peut émouvoir...
Ne me refuſe pas...

CORIOLAN.

Ce Peuple qui m'opprime ;
Même dans mes bontés verrait un nouveau crime.
Il n'oublierait jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il ſaurait m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit ſa grace, au remords s'abandonne ;

CORIOLAN.

Non, l'orgueil eſt ingrat : il hait qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volſque mon ſoutien...

VÉTURIE.

Suis-je la ſeule, hélas ! à qui tu ne dois rien ?
Toi qui me rappellais notre union ſi chere,
Qui reſſens le beſoin d'être aimé d'une mere,
Pourrais-tu loin de toi repouſſer ma douleur ?
J'ai ſi ſouvent au ciel demandé ton bonheur !
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi ! Rome dans ſes murs me reverrait encore ?
J'irais pour y ramper ſous un joug odieux ?

VÉTURIE.

Non, pour m'y voir jouir de tout ce que les Dieux
Peuvent verſer de biens ſur les jours d'une mere,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carriere.
Rome attend mon retour, ta réponſe & ſon ſort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel tranſport,
Quand je vais d'un ſeul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes ſoins Rome au glaive ravie ;
Le fer qu'elle craignait tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain !

CORIOLAN.

Ah ! que prétendez-vous ?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les Immortels conſacrer mes images ;
Rome reconnaiſſante honorer mon tombeau...
Et je puis te devoir un triomphe ſi beau !
Et tu pourrais, cruel, m'en refuſer la gloire !
Non, la nature enfin obtiendra la victoire.
Ta mere & ta patrie, & tous ces noms ſi doux,
Et Véturie en pleurs embraſſant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat....

CORIOLAN.

Quel tranſport vous égare ?
Vous à mes pieds, ô ciel !

VÉTURIE.

J'y reſterai, barbare !
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah ! vous en triomphez : la victoire eſt entiere,
Et je n'ai pu jamais réſiſter à ma mere.
Les Romains ſont ſauvés : je dois y conſentir...
Et puiſſé-je bientôt ne m'en pas repentir !

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuſe.

CORIOLAN.

Du Volſque en ce moment la fougue impétueuſe
Menace vos remparts, prépare les aſſauts ;
Il faut que de vos murs j'éloigne ſes drapeaux.
Je vais dire au Conſeil (& puiſſe-t-il m'en croire !)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire ;
Et que s'ils ont enfin réſolu ſans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains ſa ruine s'acheve,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'éleve.
Volumnius au camp eſt encore arrêté :
Quel que ſoit le décret qui doit être porté ;
Qu'il aille ſur vos pas apprendre à la Patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puiſſe arriver, je vais vous obéir.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

VÉTURIE, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu ſe trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel ! après tant de maux, ſouffre que je reſpire.
Laiſſe rentrer la joie en ce cœur ranimé.
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome eſt en ſûreté : Rome que j'ai ſervie,
Va conſacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il eſt trop vrai, le croire évanoui,

Ce bonheur dont mon ame a ſi long-tems joui.
Le ſort veut me payer de cette perte amere,
Et de Coriolan je ſuis encor la mere.
Que le Volſque s'obſtine en ſes projets hautains;
Il n'a plus le Héros qui faiſait ſes deſtins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même;
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe ſuprême...
Mais quel bruit effrayant a glacé mes eſprits?
Quelque danger, ô ciel! menace-t-il mon fils?...
(*A Flavie.*)
Ah! calme mes terreurs, vole, & reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCENE V.

VÉTURIE, *deux femmes Romaines.*

D'UN mortel effroi tous mes ſens ſont ſaiſis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux ſont remplis,
Quoi! cet inſtant ſi doux deviendrait-il funeſte?
Veillez ſur Marcius, Dieux juſtes que j'arreſte!
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui;
Ce cœur qui lui doit tout, vous implore pour lui!

SCENE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

FLAVIE.

AH ! que puiſſe le ciel démentir nos alarmes !
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce Peuple inhumain,
Et j'ai vu du Conſeil ſortir, le fer en main,
Des guerriers tout ſanglans; leur voix criait vengeance...

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils.... Volumnius s'avance.
Sur ſon front conſterné je lis tous nos malheurs.
Je vois...

SCENE VII.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, FLAVIE, *deux femmes Romaines.*

VOLUMNIUS.

O coup affreux ! ô comble de douleurs !
Qu'il vous en coûte, hélas ! pour avoir ſauvé Rome !

VÉTURIE.

Quoi ! mon fils ! ſe peut-il ? achevez...

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Eſt victime à la fois des Volſques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands Dieux! qu'a-t-on fait? quelles mains?
Je ſuccombe.

(*Elle tombe dans les bras de Flavie.*)

VOLUMNIUS.

Au Conſeil j'étais admis encore.
Ce Héros qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, oſe leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle ſon bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri ſe fait entendre.
Ses amis indignés, dont le reſſentiment
De perdre Marcius attendait le moment,
Se levent en fureur : « O Volſques! quoi! ce traître
» Vous ſacrifie à Rome, & veut parler en maître!
» Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus!
» Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le Héros, dont le nombre accable le courage,
Abandonne ſa vie à leur lâche courroux,
Et ſous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquait en vain les Dieux vengeurs du crime.
Les aſſaſſins, couverts du ſang de leur victime,

Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur ;
Tous ſe ſont diſperſés ; & moi, ſaiſi d'horreur,
J'embraſſais mon ami, le baignais de mes larmes.
Mais lui : « Diſſipe, hélas ! de trop juſtes alarmes ;
» Revole vers ma mere, a-t-il dit ; tes ſecours
» Peuvent ſeuls à mon cœur répondre de ſes jours.
» Heureux, ſi retrouvant un reſte de lumiere,
» Je puis la voir encore à mon heure derniere ! »
Tandis que mes Romains, par un trop vain effort ;
En arrêtant ſon ſang, ont retardé ſa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le déſeſpoir dans l'ame.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, Madame,
De votre fils mourant le douloureux aſpect ;
Puiſqu'on vous garde encore une ombre de reſpect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu ſi funeſte,
Hélas ! & profitez du moment qui vous reſte.

VÉTURIE.

Eh ! qu'importe ma vie en ces inſtans affreux ?
Je veux revoir mon fils : oui, ce cœur malheureux ;
Ce cœur déſeſpéré demande encor ſa vue.
S'il meurt, j'en ſuis la cauſe, & c'eſt moi qui le tue.
C'eſt moi... Guidez mes pas... Mais quel objet !
ô cieux !

SCENE VIII & derniere.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, *deux femmes Romaines*, CORIOLAN *porté par des Soldats.*

VÉTURIE.

Ils ont verſé ton ſang, ces monſtres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée:
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah! ceux qui m'ont banni ſont mes vrais aſſaſſins.
Voilà ce qu'a fait Rome, & vous l'avez ſauvée;
Vous ſeule de mes coups vous l'avez préſervée.
Vous payez cher, hélas! vos funeſtes ſecours....
Mon dernier ſacrifice eſt celui de mes jours:
Ils vous appartenaient.

VÉTURIE.

Epargne Véturie,
Epargne ſa douleur....

CORIOLAN.

Vous, que j'ai tant chérie,
Vivez, ma tendre mere!... Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volſque... il n'a plus Marcius.

Son infâme attentat a ſouillé ſa victoire ;
Et j'emporte avec moi ſa fortune & ſa gloire.

VOLUMNIUS.

Puiſſe Rome ſur lui venger votre trépas !

CORIOLAN.

L'honneur a juſqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds, cette Rome ſi fiere....
J'ai fait grace.... & je meurs dans les bras de ma mere.
(*Il expire.*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.

BIBLIOTECA NAZIONALE PALATINO ROMA

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *Coriolan*, *Tragédie en cinq Actes*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, ce 25 Février 1784. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 26 Février 1784. LE NOIR.

De l'Imprim. de VALADE, rue des Noyers. 1784.